

# *La folie Fischer* Christian Carisey

## PRESSE ÉCRITE

*Livres Hebdo*, le 3 janvier 2020

### **Fischer et mat**

Une diagonale du fou en pleine Guerre froide, un génie du jeu perdu dans 64 cases. Il faut une technique bien rodée pour se saisir d'un tel stratège qui surprend par sa capacité à retourner les situations. Car Bobby Fischer (1943-2008), grand maître des échecs, champion du monde en 1972, ne se laisse pas facilement comprendre. Après trois romans historiques remarquables dont *La maladie du roi* (Cherche Midi, 2013), Christian Carisey s'est lancé à la recherche de ce personnage éminemment romanesque dont il a tiré un récit biographique stupéfiant. Stupéfiant parce que l'homme devient malgré lui l'un des acteurs de cette guerre idéologique à laquelle les États-Unis et l'Union soviétique se livrent à travers les tournois internationaux. Fischer contre Spassky, c'est Nixon contre Brejnev. Stupéfiant parce que le juif américain a sombré dans la paranoïa en développant un antisémitisme culminant après les attentats du 11-Septembre 2001. Dans un récit au cordeau, Christian Carisey suit la tactique fatale d'un prodige qui bouscule toutes les règles d'un jeu qu'il transforme en descente aux enfers. Il manquait quelques cases à l'oncle Bob, mais revoici toutes les pièces d'une fin de partie tragique, celle d'un homme seul contre lui-même.

Laurent Lemire

*Transfuge*, janvier 2020

### **Bobby le mat**

Au temps de la Guerre froide, Américains et Soviétiques ne se disputaient pas seulement la domination des terres, des mers et de l'espace. Les uns entendaient aussi triompher des autres sur le champ de bataille délimité par les soixante-quatre cases d'un jeu d'échecs, terrain d'affrontement certes miniature — mais l'auteur rappelle que « les quelques mathématiciens qui ont essayé de calculer le nombre de parties possibles en fonction des coups joués par chaque adversaire arrivent au résultat invraisemblable de 10<sup>120</sup> soit un nombre supérieur à celui des atomes de l'univers estimé à 10<sup>80</sup> ». Qui domine l'échiquier domine davantage encore que le monde. Longtemps maîtres incontestés du noir et blanc, les Soviétiques ne faisaient guère mystère d'un parfait mépris envers leurs rivaux occidentaux : « Les Américains sont des individualistes impénitents qui n'ont pas compris que les échecs étaient une question d'organisation et de volonté collective. Nous fabriquons des champions tandis que les Américains croient au génie spontané, à l'homme providentiel qui surgit de nulle part ».

Et surgit un jour des Etats-Unis un génie spontané nommé Bobby Fischer. Dans le même but de fuir l'antisémitisme, sa mère avait quitté Berlin en 1933 puis Moscou en 1939, la même année où son père biologique, juif lui aussi, s'exilait de sa Hongrie natale vers Washington. Des trajectoires existentielles que le champion reproduirait sur le mode parodique au point de sombrer dans un antisémitisme délirant, de se réjouir publiquement des attentats du 11 septembre et de trouver asile politique en Islande pour échapper à la justice de son pays.

Dans *La folie Fischer*, Christian Carisey combine la précision du biographe avec les licences de l'imagination pour évoquer les triomphes du joueur et le naufrage d'un homme atteint dès son plus jeune âge d'une forme aigüe de paranoïa. Génie et complexe de persécution devenus inextricables lors du fameux championnat du monde disputé en 1972 à Reykjavik contre Boris Spassky où le challenger refusa de sortir de l'avion à son arrivée, perdit la deuxième partie par forfait et multiplia les demandes extravagantes (« A la huitième partie, il avait exigé que l'on change l'échiquier sous prétexte que les cases blanches lui paraissaient plus grandes que les cases noires. ») Toutes les péripéties de ce « match du siècle » tiennent à la fois du polar vrai et de la reconstitution d'une époque dont on aurait fort étonné les protagonistes en leur prédisant une prochaine fin de l'Histoire. Une fois le titre

suprême en poche, Bobby Fischer devint aux yeux des Américains !'« homme providentiel - autrefois évoqué sur un ton ironique par un apparatchik soviétique. Pas pour longtemps. A ses diatribes anti-américaines, à son comportement fantasque et à d'autres preuves d'égarement, il crut bon d'ajouter une ultime provocation en acceptant vingt ans plus tard que la revanche contre Spassky se déroule en Serbie alors sous embargo et interdite d'accès à ses compatriotes. « The Times They are a-Changin' » avait chanté quelques années plus tôt un futur prix Nobel de littérature. Oui, les temps changeaient : « A Reykjavik. Bobby était le héros d'une Amérique fière et libre. Il combattait les communistes au nom de la démocratie. (...) Le mur de Berlin est tombé, de nouvelles puissances ont fait leur apparition, les cours «lu pétrole ont flambé et les talibans ont pris le pouvoir à Kaboul. »

Après tout, sur le même album plus haut cité. Bob Dylan interprétait aussi « Only a Pawn in Their Game » (Seulement un pion dans leur jeu). Oui, décidément, les temps changeaient — le 11 mai 1997, Garry Kasparov s'inclinait devant la puissance de Deeper Blue, un ordinateur conçu par les ingénieurs d'IBM. Pour Bobby Fischer, la diagonale du fou se termina sur un lit d'hôpital islandais où il succomba le 17 janvier 2008 des suites d'une insuffisance rénale.

Eric Naulleau